Les thermes romains de Cahors

Michel Labrousse

► To cite this version:

Michel Labrousse. Les thermes romains de Cahors. Gallia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, 1963, 21 (1), pp.191-225. 10.3406/galia.1963.2386 . hal-01934240

HAL Id: hal-01934240

<https://hal.science/hal-01934240>

Submitted on 25 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

LES THERMES ROMAINS DE CAHORS¹

par Michel LABROUSSE

*A la mémoire de Jean Thiéry,
Ingénieur T.P.E.,
mort à Cahors, dans son pays d'adoption,
le 28 mai 1963.*

L'édifice qui est aujourd'hui connu à Cahors sous le nom d'*Arc de Diane*² est le seul monument romain du Quercy qui se dresse encore au-dessus du sol³. Il se situe au nord de

(1) En publiant ces quelques pages, je me dois de rappeler que les fouilles des thermes romains de Cahors ont été, de 1953 à 1956, une entreprise collective animée par la Société des Études du Lot et nombre de ses membres. Mes remerciements iront en premier lieu à son président M. Jean Fourgous, à son vice-président M. d'Alauzier et à son secrétaire général adjoint M. Prat, directeur des Services d'archives du Lot. Une toute particulière gratitude est due à M. Thiéry, ingénieur T. P. E., qui, après avoir suivi pas à pas les travaux avec un zèle de chaque jour, a relevé et dessiné tous les plans de l'édifice. M. Thiéry est mort à Cahors le 28 mai 1963. C'est dans un sentiment de pieuse reconnaissance que je lui dédie cet article.

(2) Ce nom est couramment employé par les auteurs modernes (cf. F. DAYMARD, *Le vieux Cahors*, Cahors, 1909, p. 10, Camille JULIAN, *Bull. arch. du Comité des travaux historiques*, 1910, pp. 1-11, Armand VIRÉ, *Le Quercy à l'époque romaine*, *Revue archéologique*, 1940, II, p. 122). Il était d'ailleurs traditionnel, dès le XVII^e siècle, chez les « antiquaires » du Quercy qui, jusqu'à Lefranc de Pompignan et même après lui, ont parlé d'un portail ou d'un arc qui aurait dépendu d'un temple consacré à Diane. Tel est le cas de Dom Bruno de Malvésin dans sa monographie de la Chartreuse de Cahors datée de 1701 (Ms. Bibliothèque municipale de Toulouse, 722, f° 13) et, plus tard, celui de l'abbé Salvat écrivant, à la fin du XVIII^e siècle sa « Dissertation sur l'hotel des bains ou thermes construit dans la ville de Caors par les Romains... » (Ms. Bibliothèque municipale de Cahors, 64, f° 41). Bien que Diane tienne toujours une grande place dans nos légendes folkloriques (Cf. Camille JULIAN, *Hist. de la Gaule*, VI, p. 40, n. 6), le nom paraît impropre et d'origine savante plutôt que populaire. L'abbé Salvat et, après lui, Lacoste parlent, en effet, d'une statue de la déesse qui aurait été retrouvée dans l'enclos des Clarisses et placée près de l'arc. Leur témoignage est malheureusement isolé et il semble en quelque sorte contredit par la guerre impitoyable qu'auraient menée les Clarisses contre toutes les antiquités païennes. Les « antiquaires » de Cahors paraissent plutôt avoir établi un rapprochement entre des constructions qu'ils tenaient volontiers pour celles de thermes et Diane considérée par eux comme protectrice des fontaines et des bains. Dom Bruno de Malvésin écrivait, en effet : « Tout cet espace de terre qui est au-dessus du couvent des religieuses de Sainte-Claire est appelé dans les titres « le terroir du temple » ... parce que du temps des payens il y avoit un temple dédié à la déesse Diane qui selon leur sentiment présidoit aux fontaines et comme celle de Polemius venoit se rendre en cet endroit, on y éleva cet édifice en l'honneur de cette divinité » (Hist. de la Chartreuse de Caors, 1701, Ms. Toulouse 722, f° 13 = *Bull. de la Soc. des Études du Lot*, LVI, 1935, p. 376). L'opinion de l'abbé Salvat n'est guère différente : « On ignore à la vérité, écrit-il, le nom particulier des bains de Caors, c'est-à-dire la divinité à laquelle ils étoient consacrés, mais il est croyable que, comme ceux de Corinthe et de plusieurs autres villes, ils portoient le nom de Bains de Neptune ou de Diane ... La statue de cette dernière divinité qu'on a trouvée par le local nous arrache cette opinion, confirmée d'ailleurs par la tradition écrite et orale qu'il y avoit en cet endroit un temple de Diane » (Dissertation sur l'hotel des bains ou thermes construit dans la ville de Caors par les Romains ..., Ms. Cahors 64, f° 41).

(3) Les ruines du théâtre romain de Cahors ont été volontairement ensevelies en 1865 (Abbé F. POTTIER, *Bull. de la Soc. arch. de Tarn-et-Garonne*, I, 1869, pp. 90-91 ; cf. Armand Viré, *Rev. arch.*, 1940, II, p. 121 et fig. 2 et Albert GRENIER, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, III, 2 (1958), pp. 837-839). Quant à la « pile » de Duravel, bien que conservée sur une hauteur de 2 à 3 mètres, elle n'est plus qu'une masse informe de blocage, exploitée comme une petite carrière, creusée de caves et d'étables à porcs ou à lapins.

la ville, dans sa partie haute, à l'intérieur des remparts du ^{xiv}^e siècle⁴, mais à l'extérieur de l'étroite cité médiévale qui se serrait à l'est contre la rive du Lot (fig. 1). Jusqu'à la fin du ^{xviii}^e siècle, il fut compris dans un enclos qui dépendait du couvent des Clarisses. Après la Révolution, l'enclos devint une zone de jardins et, en 1953, celle-ci subsistait encore, presque intacte, en un quadrilatère délimité au nord par l'avenue Charles-de-Freycinet⁵, à l'ouest par la rue des Thermes, au sud par la rue des Cadourques, à l'est par la place Thiers et la rue Émile-Zola (fig. 11).

En 1952, la ville de Cahors a acheté la majeure partie de ces terrains pour y édifier un vaste ensemble scolaire comprenant école maternelle, écoles de garçons, écoles de filles, cours et plateaux de sports, bâtiments des services généraux, pavillons pour le logement des instituteurs, etc... Les travaux de dégagement, d'aplanissement et surtout de terrassement nécessités par ces constructions sont à l'origine des recherches, des fouilles et des découvertes archéologiques faites de 1953 à 1956. Aujourd'hui, le nouveau groupe scolaire enveloppe l'*Arc de Diane* ; il le domine et l'accable même un peu, d'autant que ses murs sont bâtis en un appareil qui rappelle l'antique et que ses toits sont couverts de « tuiles romaines ». Les plans d'aménagement et de mise en valeur archéologique, conçus et réalisés par le Service des Monuments Historiques sous la direction de M. Mastorakis, n'ont pu garder au monument sa pleine indépendance architecturale⁶.

Avant les premiers travaux du groupe scolaire, en janvier 1953, l'*Arc de Diane* se présentait sous l'aspect d'une porte monumentale dont la structure avait été consolidée et les revêtements refaits en 1930 par M. Bergougnoux, architecte des Bâtiments de France. La baie en plein centre, large de 6 mètres et haute d'autant⁷, percait un mur orienté d'ouest en est, épais de 1 m. 20, dont la partie la mieux conservée s'élevait encore, à l'aplomb de l'arc, jusqu'à une hauteur de 11 m. 50. Le mur se prolongeait, de part et d'autre, sur une longueur de 3 à 4 mètres, mais au-delà, presque totalement ruiné, il ne dépassait plus le sol.

Sur la face sud, la baie était encadrée de deux murs de refend, perpendiculaires au premier et orientés du nord au sud, qui portaient de ses pieds-droits et offraient respectivement une épaisseur de 1 mètre et de 1 m. 20⁸. Ces murs n'étaient guère conservés que sur une longueur de 2 mètres (fig. 2).

Sur la face nord existaient deux murs similaires, pareillement ruinés, décalés de 2 mètres par rapport à l'axe de la baie. Leur épaisseur était de 1 m. 30 et celui de l'est avait été percé, à l'origine, d'une baie plus étroite, mais apparemment aussi haute que celle de

(4) Sur ces remparts, bâtis au milieu du ^{xiv}^e siècle dans la « plaine Saint-Namphaise » entre la Tour des Pendus à l'est et la Tour Saint-Mary à l'ouest, puis prolongés, au début du ^{xv}^e siècle, dans la « Plaine du Pal », cf. F. DAYMARD, *Le vieux Cahors*, pp. 16-17, et Jean FOURGOUX, *Cahors au cours des siècles*, Cahors, 1944, pp. 112-113.

(5) Cette avenue a été ouverte en 1910 sous le nom d'avenue du Nord.

(6) Celle-ci lui sera sans doute partiellement rendue lorsqu'un rideau d'arbres l'isolera des bâtiments scolaires. Par ailleurs, toute la partie nord de l'édifice antique a été aménagée en une sorte de square qui respecte l'implantation des murs, mais n'en conserve qu'approximativement l'élévation et le détail.

(7) Hauteur mesurée en janvier 1953 au-dessus du sol moderne. — Le seuil antique, qui n'avait pas été recherché lors des travaux de restauration de 1930, se trouvait 0 m. 60 plus bas. La baie avait donc primitivement 6 m. 60 de haut et cette hauteur était à son ouverture dans le rapport de 11 à 10.

(8) L'épaisseur est de 1 mètre pour le mur est, et de 1 m. 20 pour le mur ouest.

Fig. 1. — Les enceintes médiévales de Cahors et le site des thermes.

l'arc lui-même, l'amorce d'une archivoltte demeurant visible à une hauteur de 5 m. 50⁹ (fig. 3).

A l'aplomb de la baie principale et à 8 m. 60 de haut, s'ouvrait encore dans le grand mur d'ouest en est une fenêtre carrée, de 1 m. 40 de côté, refaite lors de la restauration de 1930. L'ouverture en était ébrasée vers le nord, c'est-à-dire vers l'intérieur de l'édifice, comme dans les églises du Moyen Age.

(9) L'amorce d'archivoltte, ménagée symétriquement sur le mur ouest, résulte d'une restauration et ne paraît pas correspondre à une ouverture antique.

Fig. 2. — L'Arc de Diane. Face sud (état en janvier 1953).

L'ensemble de la construction était bâti d'un solide blocage où un ciment gris, très riche en chaux et extrêmement dur, liait entre eux des blocs et des moellons calcaires. Les revêtements offrent le type d'appareil qui devient fréquent dans la Gaule romaine à dater de l'époque d'Hadrien¹⁰ : des lits horizontaux et très réguliers de petits moellons calcaires sont séparés, à intervalle variable, par des cordons de briques intercalaires¹¹, disposition

(10) Sur ce type d'appareil qui augmentait l'adhérence des revêtements, cf. Albert GRENIER, *Manuel...*, III, Paris, 1958, pp. 71-73.

(11) Sur la face nord de l'arc, les cordons de briques sont au nombre de 9, tous constitués de deux rangs de briques, à l'exception du 3^e et 6^e à compter du bas qui n'en ont qu'un. Entre eux, les 10 panneaux de petit appareil, composés d'assises uniformes de moellons calcaires, comptent respectivement, de bas en haut, 6, 5, 13, 12, 12, 14, 3, 9, 10 et 11 (?) de ces assises.

Fig. 3. — L'Arc de Diane. Face nord (état en janvier 1953).

qui se retrouve, par exemple, dans les Thermes du Nord à Saint-Bertrand-de-Comminges¹² ou dans le rempart gallo-romain de Toulouse¹³. La voûte elle-même présente une archivolte où huit claveaux de briques alternent avec des claveaux de pierre¹⁴. Son intrados conserve

(12) Cf. Raymond LIZOP, Rapport sur les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges de 1933 à 1938, 4^e partie, *Mém. de la Soc. arch. du Midi*, XXI, 1947, pp. 86, 88, 95, 118 (= pp. 38, 40, 47 et 70 du t. à p.) ; cf. Albert GRENIER, *Manuel...*, IV, 1, 1960, p. 284.

(13) Cf. Michel LABROUSSE, *Sous les pavés toulousains*, *Pallas*, II, 1954, pp. 135-136 et fig. 2, Recherches et hypothèses sur l'enceinte romaine de Toulouse, *Hommages à Albert Grenier*, II, Bruxelles, 1962, pp. 910, 917, 923 et fig. 7.

(14) Comparer, par exemple, une porte de la Maison du Cithariste à Pompéi, figurée par Albert GRENIER, *Manuel...*, III, p. 71, fig. 21.

encore une épaisse couche de crépi rouge, fait de briques pilées, qui suppose, à l'origine, un revêtement en plaques de marbre ou de calcaire fin.

En dehors de ces renseignements tirés du monument lui-même, l'historique de l'*Arc de Diane* se réduit à peu de choses. Aucun document ne le mentionne ni dans l'Antiquité, ni au Moyen Âge, et l'histoire des Clarisses de Cahors est pratiquement inconnue¹⁵. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, les érudits lui dédient accidentellement quelques lignes, mais sans songer ni à le décrire, ni à l'étudier. Dans la première moitié du XVII^e siècle, le chanoine d'Oronce avait pourtant reconnu que ses murs de petit appareil étaient de travail antique et que le monument devait appartenir à des bains romains¹⁶. Parlant de « l'arc de Sainte-Claire », Dominici ne sait que répéter cette opinion¹⁷ et, un peu plus tard, l'abbé de Fouilhac fait surtout preuve d'imagination en décrivant ces bains comme « un bastiment quarré et fort estendu aiant environ deux cens pas communs à chaque face du quarré, c'est-à-dire huit cens pas communs de tour »¹⁸. Quant à Dom Bruno de Malvésin, dans sa monographie de la Chartreuse de Cahors, datée de 1701, il y voit l'élément d'un temple de Diane¹⁹.

Les premières indications vraiment scientifiques ne seront fournies qu'au milieu du XVIII^e siècle par Lefranc de Pompignan. En 1744, à l'âge de 35 ans, celui-ci avait été élu membre de l'*Accademia Etrusca* de Cortone, en Toscane. Pour remercier ses confrères, il leur adressa, le 31 octobre 1745, de son château de Caix, une dissertation latine de cinq pages intitulée *De antiquitatibus Cadurcorum* qui fut publiée, sept ans plus tard, accompagnée de trois planches de dessins, dans les *Mémoires de l'Académie de Cortone*²⁰.

Un bon tiers de cette dissertation est consacré à l'*Arc de Diane*. Lefranc le situe correctement à l'intérieur de l'enclos des Clarisses et à l'est du théâtre romain des Cadurques. Il le décrit sommairement, notant son état de ruine et l'effet décoratif produit par l'alternance des moellons de calcaire blancs et des arases de briques rouges²¹. Il en donne le plan et une élévation qui sont exactes dans leur ensemble, mais où il serait vain de chercher la précision du détail (fig. 4)²². Il figure également une autre partie de l'édifice où existaient, à l'époque, une seconde porte et un grand arc de décharge en briques (fig. 5)²³, vestiges qui ont aujourd'hui totalement disparu et qu'il n'est plus possible de localiser²⁴.

(15) Cf. F. DAYMARD, *Le vieux Cahors*, pp. 73-75. — Couvent et archives furent, en effet, totalement détruits lors du sac de Cahors par le futur Henri IV en mai-juin 1580.

(16) Cf. DOMINICI, *Histoire du pays de Quercy*, Ms. Toulouse, 720, f° 102 v° : « Feu Mr d'Oronce, chanoine de l'église cathédrale de Cahors, un des hommes de son siècle les mieux versés dans la connaissance des Antiques, croyoit qu'en cet endroit il y eut des bains à cause d'un grand arc et de quelque naissance de voute qui paraissent bâtis à l'ancienne avec de petits carreaux de pierre taillés avec tant de mesure quoiqu'irréguliers, qu'il n'est point de grande pierre de taille plus belle en maçonnerie. »

(17) DOMINICI, *op. cit.*, f° 103 r°.

(18) Abbé de FOUILHAC, Ms. Bibliothèque Municipale de Cahors, Fonds Greil 111, f° 9.

(19) Dom Bruno de MALVÉSIN, *Histoire de la Chartreuse de Caors*, 1701, Ms. Toulouse, 722, f° 13 (texte cité ci-dessus, p. 191, note 2).

(20) *Dissertatio tertia Joannis Jacobi Lefranc, Academiae Cortonensis socii, de antiquitatibus Cadurcorum*, publiée dans les *Saggi di dissertazioni accademiche pubblicamente lette nella nobile Accademia Etrusca dell' antichissima città di Cortona*, V, 1752, pp. 108-112, avec 3 planches. — Une traduction française de cette lettre, accompagnant le texte, a été donnée en 1879 dans le *Bull. de la Soc. des Études du Lot*, V, pp. 48-52, par M. J. Baudel.

(21) « ... porta cujus mentionem fecimus, semiruli parietes quos Thermarum reliquias esse suspicamus, pars aliqua materiae qua Divae Clarae coenobii hortus circumscribitur, structa sunt ex parvis lapidibus cubicis, cinerei coloris, opusque est reticulatum; genus structurae venustum quidem, sed, ut ait Vitruvius, ad rimas faciendas paratum, quod in omnes partes dissoluta habet cubacula et coagmenta. Non silebimus strias quasdam ex latere rubro quibus in porta praedicta lapidum ordines interdum separantur, ad decorandam scilicet aedificii frontem » (*Dissertatio...*, p. 111).

(22) Son dessin ne comporte, par exemple, que 5 arases de briques au lieu des 8 ou des 9 qui existent réellement.

(23) Cf. *Dissertatio...*, pl. II : *eiusdem aedificii reliquiae retro non longe a delineata porta superstitales*.

(24) Ces vestiges avaient déjà été vus, au XVII^e siècle, par le chanoine d'Oronce et les murs subsistant auraient eu de 20 à 25 pieds de haut (cf. LACOSTE, *Histoire...*, I, p. 116, en note). Les mêmes indications sont données, à la fin du XVIII^e siècle, par l'abbé Salvat qui ajoute que, peu de temps auparavant, les Clarisses avaient « prévenu la chute de ce morceau agonizant » (Ms. Cahors 64, f° 43 v°).

Sur l'histoire du monument, Lefranc nous apprend peu : il rapporte la vieille opinion locale qui en fait un temple de Diane ; il ne l'admet pas et, comme le chanoine d'Oronce, il voit dans les ruines celles de thermes qu'auraient alimentés les eaux amenées de la Font Polémie par l'aqueduc de Cahors²⁵.

A cette date de 1745, l'édifice avait déjà connu bien des vicissitudes. Les Clarisses, ces pieuses religieuses, lui avaient déclaré la guerre, nous dit Lefranc, et, à plusieurs reprises, elles avaient voulu le raser. Il n'avait été sauvé, continue-t-il, que par la piété que portent tous les habitants de Cahors aux témoins glorieux de l'antiquité et de la noblesse de leur ville²⁶.

Fig. 4. — L'Arc de Diane, d'après Lefranc de Pompignan (1744).

Fig. 5. — Vestiges des thermes de Cahors voisins de l'Arc de Diane, d'après Lefranc de Pompignan (1744).

En dépit de cette prétendue ferveur archéologique, le monument ne devait guère piquer la curiosité des Cadurciens. Sur la fin du XVIII^e siècle, un pan de mur qui menaçait ruine est abattu par les Clarisses²⁷ et l'abbé Salvat donne de fantaisie une perspective cavalière des thermes en s'inspirant des indications de Fouilhac (fig. 6)²⁸. Malgré Lefranc de Pompignan, il a, d'ailleurs, de la peine à admettre que ce soit bien là « l'hôtel des bains construit dans la ville de Caors par les Romains »²⁹ ;

(25) « ... templum Dianae... vetus apud indigenas opinio est (Dissertatio..., p. 109) ... Praedictos aedificii muros quos templum Dianae fuisse adserunt Cadurcenses, ad thermas perlinuisse existimo (Ibid., p. 111).

(26) « Saepius miserae antiquitati in horto suo bellum indixere piae Virgines; portamque solo penitus aequare voluerunt. Verum obstilil erga perantiquae oppidi sui nobilitatis testes non ingloriosos civium Cadurcensium pietas » (Dissertatio..., p. 111).

(27) Cf. ci-dessus note 24.

(28) Abbé Salvat, Ms. Cahors 64, f° 43 v° : « On conjecture par les débris qui nous restent que c'estoit un bastiment carré, aiant environ 200 pas communs à chaque face, c'est-à-dire environ 800 pas de tour. Les ruines prouvent que telle estoit son ancienne forme ».

(29) Abbé SALVAT, *Ibid.*, f° 43 : « ... peut-être seroit-il plus à propos de placer l'hôtel des thermes cadurciens par le bord de rivière. ».

plus volontiers, il y verrait, comme Dom Bruno de Malvésin, un temple de Diane et il écrit : « La statue de cette divinité qu'on a trouvée par le local nous arrache cette opinion, confirmée d'ailleurs par la tradition écrite et orale, qu'il y avoit dans cet endroit un temple de Diane »³⁰.

La Révolution enlève le monument des mains de ses « vieilles ennemies », les Clarisses, pour parler comme Lefranc de Pompignan, mais au XIX^e siècle, il ne sera l'objet d'aucune fouille, ni d'aucune étude véritable. Les auteurs se bornent, soit à paraphraser Lefranc de Pompignan, soit à répéter la tradition locale³¹ et, hormis une trouvaille fortuite, son histoire se résume en de brèves éphémérides.

Dans son *Histoire Générale de la province de Quercy*, Guillaume Lacoste cite quelques trouvailles faites sur ses abords ; il tient l'édifice pour un bain public, mais admet aussi qu'il était consacré à Diane et que l'arc servait de portail d'entrée au temple voisin de la déesse³².

En 1826, une mosaïque polychrome à décor géométrique est découverte dans l'ancien enclos des Clarisses³³. Chaudruc de Crazannes la décrit avec soin, en donne un excellent relevé, sans parler beaucoup du monument. L'hypothèse d'un établissement thermal, avancée par Lefranc de Pompignan, lui paraît confirmée par la présence sur cette mosaïque de symboles aquatiques, tels un dauphin et un trident (fig. 7)³⁴.

C'est aussi l'opinion de Delpon qui, en 1831, dans sa *Statistique du Lot* rejette, une fois de plus, l'hypothèse d'un temple de Diane³⁵.

En 1834, Chaudruc de Crazannes publie dans le *Bulletin Monumental* une description des principaux édifices du Lot. Il donne une page à l'*Arc de Diane*, mais n'ajoute guère à ce qui avait été dit 90 ans auparavant³⁶.

En 1874, la mosaïque de 1826 est de nouveau mise à la lumière ; c'est pour constater qu'elle est presque entièrement ruinée et va bientôt disparaître³⁷.

Une occasion meilleure se présente au début de ce siècle. En 1909³⁸, la ville de Cahors fait percer l'avenue qui prendra le nom de Charles-de-Freycinet. Les premiers travaux recoupent ce qui devait être l'angle nord-est de l'enceinte des thermes : « des murs de béton, des piscines, des aqueducs et des égouts » sont mis au jour. Animée par son secrétaire général Paumès, la Société des Études du Lot alerte le Comité des Travaux Historiques. Camille Jullian fait obtenir « un gros crédit de 400 francs ». Des fouilles méthodiques sont commencées. Un rapport précis, accompagné d'un plan, est rédigé et envoyé à Camille Jullian. De brèves notices paraissent³⁹. Hélas ! Il faut vite déchanter :

(30) Abbé Salvat, *ibid.*, f° 41.

(31) Cf. Chaudruc de Crazannes, *Mém. de la Soc. arch. du Midi*, II, 1834-1835, p. 260, note 3. — En 1788, dans sa *Description des principaux lieux de la France*, III, p. 18, Dulaure, qui parle pourtant de la Font Polémie et de l'aqueduc de Cahors, ne cite même pas l'*Arc de Diane*.

(32) Guillaume LACOSTE, *Histoire générale de la province de Quercy*, édit. Combarieu et Cangardel, Cahors, 1883, I, pp. 116-117.

(33) Elle devait se situer au sud ou au sud-ouest de l'arc.

(34) Chaudruc de Crazannes, Lettre à M. Delpon de Livernon sur une mosaïque antique inédite récemment découverte dans l'enclos du ci-devant couvent des religieuses Claristes (*sic*) de Cahors, *Mém. de la Soc. arch. du Midi*, II, 1834-1835, pp. 253-269. — Toutes les descriptions et toutes les études ultérieures de la mosaïque procèdent de cet article (cf. G. LAFAYE, *Inventaire des mosaïques de la Gaule*, I, Paris, 1909, pp. 136-137, n° 630).

(35) J.-A. DELPON, *Statistique du département du Lot*, t. I, Paris, 1831, pp. 511-512. — Les dimensions données à l'*Arc de Diane* sont, d'ailleurs, erronées : sa hauteur est, par exemple, estimée à 18 mètres au lieu de 11 ou 12 mètres.

(36) Chaudruc de Crazannes, Monuments historiques du département du Lot, *Bulletin monumental*, I, 1834, pp. 11-12.

(37) Malinowski, Notice sur les anciennes mosaïques trouvées à Cahors..., *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements à la Sorbonne du 20 au 23 avril 1881*, Paris, 1881, p. 171, et note 1. — Cf. G. LAFAYE, *op. cit.*, I, pp. 136-137, n° 630.

(38) Les travaux contemporains sur le vieux Cahors n'accordent au monument que des notices extraordinairement brèves ; cf. F. DAYMARD, *Le vieux Cahors*, Cahors, 1909, pp. 9-10, et Lieutenant TOURNÉ, *Notice de Cahors : vieilles pierres, vieux souvenirs*, Cahors, 1911, pp. 10-11.

(39) Sur ces recherches de 1909, cf. PAUMÈS, *Bull. de la Soc. des Études du Lot*, 1909, pp. 56, 204 et 248-249, Camille JULLIAN, *Bull. arch. du Comité des Travaux historiques*, 1909, pp. XLIII et LII, 1910, pp. XLV et L-LI.

Fig. 6. — L'Arc de Diane d'après l'abbé Salvat (fin du XVIII^e siècle).

Fig. 7. — Mosaïque polychrome découverte en 1826 au sud de l'Arc de Diane (d'après Chaudruc de Crazannes).

Fig. 8. Le sommet de l'Arc de Diane avant la restauration de 1930.

des difficultés matérielles arrêtent les recherches⁴⁰ et, comble de malheur, le rapport et le plan qui n'ont jamais été publiés vont être égarés⁴¹. Un seul acquis : le beau pan de muraille en petit appareil dégagé le long de l'avenue Charles-de-Freycinet, sera conservé ; désormais, il sera tenu pour le vestige d'un rempart gallo-romain qui aurait fermé la presqu'île de Cahors d'ouest en est, parallèlement à la muraille du ^{xiv}^e siècle et 400 mètres plus au sud⁴². L'arc est toujours considéré comme une porte ou l'amorce d'un passage.

Cet effort avorté de 1909 semble avoir découragé toute initiative. Partagés entre plusieurs propriétaires, les abords du monument sont, d'ailleurs d'un accès difficile. En 1930, le Service des Monuments Historiques procède à une restauration indispensable (fig. 8), mais aucune recherche archéologique n'est faite, aucun plan n'est levé. En 1940, dans son article sur le Quercy gallo-romain, Armand Viré ne consacre que six lignes au monument et n'en donne ni dessin, ni photographie⁴³. Quatre ans plus tard, M. Jean Fourgous lui fait plus juste place dans son esquisse d'une histoire

(40) Elles semblent dues, pour l'essentiel, aux exigences financières des propriétaires qui entouraient l'arc (cf. PAUMÉS, *op. cit.*, pp. 248-249).

(41) En 1953, il sera impossible de les retrouver dans les archives du Comité des Travaux historiques en dépit des recherches persévérantes du président et du secrétaire de la section archéologique. MM. Adrien Blanchet et Jules Toutain.

(42) Cf. Jean FOURGOUS, *Cahors au cours des siècles*, Cahors, 1944, pp. 24-25 et *En Quercy : le pays lotois*, Cahors, 1951, p. 27.

(43) Armand VIRÉ, *Rev. arch.*, 1940, II, pp. 121-122.

Fig. 9. — L'Arc de Diane, d'après Jacques Bence (début du XIX^e siècle).

de Cahors : il reproduit même une gravure romantique de Jacques Bence (fig. 9), mais il tient l'édifice pour pratiquement détruit et ne croit plus possible d'en retrouver le plan⁴⁴.

Les recherches de 1953 abordaient ainsi un terrain pratiquement vierge. Elles se heurtèrent dès l'abord à des obstacles multiples. Bien que l'*Arc de Diane* fût monument classé, les plans établis pour la construction du groupe scolaire n'avaient ni réservé, ni prévu la possibilité d'une fouille ou même d'une simple prospection archéologique. Lorsque la direction régionale des Antiquités Historiques fut alertée, il était trop tard pour tenter de faire modifier le projet et changer, par exemple, l'implantation des bâtiments.

Les travaux de construction scolaire étaient urgents. Une fouille préalable, portant sur plus d'un hectare qui les aurait retardés ou gênés, était hors de question. Matériellement, il se révélait également impossible d'enlever à la pelle et à la pioche la couche de terre et de remblai, épaisse de 1 m. 50 à 2 mètres, qui recouvrait le sol romain. Il fallut se résigner à laisser agir les pelles mécaniques, qui respectent, et pour cause, les murs de béton, mais qui détruisent impitoyablement les sols, les mosaïques, les caniveaux et les égouts. Dans toute la zone comprise au sud de l'arc, la besogne des archéologues devait se borner à suivre leur travail, à observer les tranchées creusées pour y déceler parfois les débris d'une mosaïque et surtout à relever le plan des murs.

Au nord, les difficultés étaient autres. Entre deux pavillons destinés au logement des

(44) Jean Fourgoux, *Cahors au cours des siècles*, Cahors, 1944, pp. 23-24.

instituteurs avait été prévu l'aménagement d'un escalier monumental descendant de l'*Arc de Diane* jusqu'à l'avenue Charles-de-Freycinet. Les premiers travaux et les premiers sondages méthodiques firent apparaître un ensemble de constructions romaines qui méritaient d'être sauvées. Leur conservation entraîna pour les architectes une modification, puis un abandon de leurs plans, non sans incidences financières pour eux-mêmes et pour la ville de Cahors.

En achetant les terrains, celle-ci avait, au surplus, reconnu aux anciens propriétaires la propriété de tous les objets qui pourraient être découverts au cours des travaux. Forts de leur droit et espérant sans doute la trouvaille lucrative de statues ou de précieux trésors,

ces propriétaires prétendirent au début contrôler les fouilles.

Ces multiples difficultés ne furent résolues qu'à la longue, après des négociations, patientes parfois heurtées, qui aboutirent en fin de compte, à un compromis relativement satisfaisant. Plusieurs concours furent à cet égard décisifs : ceux de M. d'Alauzier, vice-président de la Société des Études du Lot, de M. Prat, directeur des services d'archives du Lot et de M. Thiéry, ingénieur T.E.P., qui apporta dans la discussion le poids de sa compétence technique. Un appui sérieux fut fourni par M. Mastorakis, architecte en chef des Monuments Historiques, et finalement par M. le Dr Calvet, alors maire de Cahors. La grande aide vint des Monuments Historiques qui, à notre demande, consentit,

Fig. 10. — Mur ouest des thermes en cours de dégagement (1953).

d'emblée, une importante subvention de 680.000 francs.

Engagées dans de telles conditions, les fouilles ne pouvaient prétendre explorer la totalité de la zone archéologique. Elles ont néanmoins permis :

— de multiplier les sondages dans les parties du groupe scolaire occupées par des cours, des passages et des terrains de sports où aucun terrassement n'était primitivement prévu ;

— d'élargir et d'approfondir jusqu'au niveau des constructions romaines des fouilles qui n'étaient d'abord destinées qu'à l'implantation de bâtiments modernes ;

— de dégager entièrement, entre l'*Arc de Diane* et l'avenue Charles-de-Freycinet, un ensemble architectural d'époque romaine qui méritait d'être conservé et que M. Mastorakis a pu tant bien que mal restaurer et aménager.

Les premières recherches ont naturellement porté sur l'*Arc de Diane*. Très vite, il apparut qu'il ne s'agissait ni d'une porte, ni d'un passage, c'est-à-dire d'une construction indépendante ayant une fin en soi, mais simplement d'un élément d'édifice incorporé à un vaste ensemble qui occupait, à l'époque romaine, tout ce quartier de Cahors (fig. 11).

Fig. 11. --- Plan d'ensemble des thermes de Cahors, d'après les relevés de J. Thiéry, ingénieur T. P. E.

A l'ouest et au nord, cet ensemble était limité par des murs de clôture.

Le mur de l'ouest, épais d'un mètre et revêtu de moellons de petit appareil sans intercalation d'arases de briques (fig. 10), bordait une rue antique, au sol bétonné, large de 6 mètres, dont l'axe nord-sud était exactement parallèle à celui de l'actuelle rue des Thermes, avec un décalage vers l'est d'environ 21 mètres⁴⁵. D'abord dégagé sur une longueur de 33 mètres, il a été détruit par la construction de l'aile ouest de l'école des garçons et du bâtiment des Services Généraux.

Au nord, un mur perpendiculaire, de même structure, recoupait l'avenue Charles-de-Freycinet selon un angle très aigu. Sa partie orientale avait été détruite en 1909 lors du percement de l'avenue. Sa partie ouest, conservée depuis lors sur une faible longueur, était considérée comme un témoin du rempart gallo-romain de Cahors⁴⁶. Son dégagement sur plus de 40 mètres a montré qu'il n'avait rien d'un rempart, son épaisseur étant, d'ailleurs, insuffisante pour lui permettre de jouer un rôle défensif. Il appartenait simplement à la clôture de l'ensemble monumental et, après un tracé rectiligne, se raccordait légèrement en oblique au mur nord-sud parallèle à la rue des Thermes.

A l'est, la limite de cet ensemble reste imprécise. Au sud, elle pourrait, à la rigueur, coïncider avec le mur en ligne brisée que surplombe aujourd'hui la façade nord de l'école des filles. Primitivement, ce mur était longé à l'ouest par l'égout n° VI et, à l'est, il confrontait la salle revêtue de la mosaïque M2. Ne mesurant toutefois que 0 m. 60 de large, il paraît moins puissant que les murs de clôture observés à l'ouest et au nord et il pourrait ne représenter qu'une limite secondaire, le complexe des bâtiments et des cours se continuant au-delà vers le sud.

En dépit de ces incertitudes, il est probable qu'à l'origine, l'ensemble des constructions était compris dans une enceinte sensiblement rectangulaire. Il rappellerait ainsi les Thermes du Nord de Saint-Bertrand-de-Comminges qui occupaient, dans la ville basse de *Lugdunum Convenarum*, la totalité d'une *insula* rectangulaire limitée sur ses quatre côtés par des rues et qui, bâtis en petit appareil avec intercalation de niveaux de briques, paraissent dater du milieu ou de la seconde moitié du II^e siècle de notre ère⁴⁷.

L'ordonnance d'ensemble est difficile à saisir. Au sud de l'*Arc de Diane*, les constructions romaines ont été détruites ou recouvertes par les bâtiments scolaires modernes et les sondages laissent de larges blancs dans les relevés et les plans. Au nord, par chance, les fouilles ont pu être exhaustives et elles ont permis de dégager un imposant corps de bâtiment qui s'aligne d'ouest en est, parallèlement au mur de clôture nord, en bordure de l'avenue Charles-de-Freycinet (fig. 20).

L'élément essentiel est un alignement de quatre salles rectangulaires, unies par leurs

(45) De l'autre côté de cette rue, c'est-à-dire à l'ouest, ont été retrouvées les fondations d'un long bâtiment rectangulaire, probablement une demeure privée, dont la façade est parallèle à la rue et dont plusieurs pièces s'ornaient de mosaïques (M3 et M4).

(46) Cf. Jean FOURGOU, *En Quercy : le pays lotois*, Cahors, 1951, p. 27 et ci-dessus p. 200.

(47) Sur ces thermes, R. LIZOP, Rapport sur les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges de 1933 à 1938, 4^e partie, *Mém. de la Soc. arch. du Midi*, XXI, 1947, pp. 84-121 et pl. II hors-texte, Albert GRENIER, *Manuel...*, IV, 1, pp. 284-288 et plan, fig. 89.

côtés longs, qui ont une longueur commune de 13 m. 40⁴⁸ et des largeurs valables de 14 m. 05, 9 m. 93, 12 mètres et 13 m. 97 (salles n^{os} 12, 1, 2 et 3). Chacune est prolongée sur ses petits côtés par des absides rectangulaires⁴⁹, polygonales⁵⁰, semi-circulaires⁵¹ ou en arc de cercle⁵². La salle n^o 1 est celle de l'*Arc de Diane*, celui-ci n'étant qu'une gigantesque baie ouverte sur l'abside sud occupée par une piscine.

A cet élément principal, s'accollent au nord une série de pièces rectangulaires plus petites (salles n^{os} 4, 6, 7 et 8) et une rotonde communiquant avec la salle n^o 2 (salle n^o 5). A l'ouest, se déployait, sur une longueur de 37 mètres, une grande galerie large de 5 mètres, et, au sud, dans une zone qui n'a pratiquement pas été fouillée, existait peut-être un ensemble de cours.

La salle n^o 1 est la mieux conservée de l'ensemble. Entre deux murs puissants, d'une épaisseur de 1 m. 30, elle couvre une superficie de plus de 134 mètres carrés⁵³, comparable à celle des grandes salles des thermes de Badenweiler⁵⁴ ou à celle du *caldarium* des Thermes du Nord à Saint-Bertrand-de-Comminges⁵⁵.

Au nord et au sud, elle est flanquée de deux absides rectangulaires, opposées et presque symétriques. Celle du sud, à laquelle donne accès l'*Arc de Diane*, est occupée par un bassin ou une piscine quadrangulaire dont les petits côtés sont droits et les grands côtés incurvés en arcs de cercles (fig. 12)⁵⁶. La longueur de ce bassin est de 6 mètres, sa largeur de 2 m. 50, dimensions qui s'accordent à celles de la piscine froide du *frigidarium* de Saint-Bertrand-de-Comminges⁵⁷.

Sa profondeur est de 0 m. 70 au-dessous du seuil de l'arc, mais ce chiffre ne représente qu'un état final résultant d'une surélévation du fond. Primitivement, celui-ci était à 1 m. 46 et reposait directement sur une assise de fondation en béton ; pour l'évacuation des eaux, un large canal ayant une section carrée, de 0 m. 32 de côté, avait été alors ménagé dans la paroi ouest. Par la suite, ce sol fut remonté de 0 m. 76 et une coupe (fig. 13)⁵⁸ montre la superposition d'un hérisson de galets, d'une couche de ciment rose, d'un second hérisson de galets, d'une double couche de blocage à gros éléments de briques, d'un ciment de pose et enfin d'un dallage de calcaire, analogue à celui des thermes de Badenweiler⁵⁹. Les dalles ont aujourd'hui disparu mais leur forme et leurs dimensions restent

(48) Compte non tenu de la profondeur des absides.

(49) Absides de la salle n^o 1 et abside sud de la salle n^o 12.

(50) Abside nord de la salle n^o 3.

(51) Abside sud de la salle n^o 3.

(52) Absides de la salle n^o 2.

(53) Sans compter les absides, la salle a 13 m. 40 de long sur 9 m. 93 de large.

(54) Sur les thermes de Badenweiler, études fondamentales de Karl BÜCHELER, *Das Römerbad Badenweiler*, Strasbourg, 1909, et de H. MYLIUS, *Die römischen Heilthermen von Badenweiler, Römisch-Germanische Forschungen*, XI, 1936 ; cf. L. BONNARD et D^r PERCEPIED, *La Gaule thermale*, Paris, 1908, pp. 490-491, Albert GRENIER, *Manuel...*, IV, 2 (1960), pp. 460-468, fig. 145-146. — Les grandes salles qui, dans l'état final des thermes, servaient de *frigidaria* (en C sur le plan d'H. Mylius reproduit par Albert GRENIER, *op. cit.*, p. 467, fig. 146) mesuraient 15 mètres sur 10 et couvraient donc une surface de 150 mètres carrés (cf. Karl BÜCHELER, *op. cit.*, p. 28).

(55) Ce *caldarium* mesure 15 mètres sur 9 sans tenir compte des niches latérales, soit 135 mètres carrés (cf. R. LIZOP, Rapport sur les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges de 1933 à 1938, 4^e partie, *Mém. de la Soc. arch. du Midi*, XXI, 1947, p. 89 et plan, pl. II, 111 ; le *lepidarium* est à peine moins grand et couvre près de 114 mètres carrés, 12 m. 64 sur 9 mètres (R. LIZOP, *Ibid.*, pl. II, 113). Ces indications sont reprises par Albert GRENIER, *Manuel...*, IV, 1 (1960), pp. 285-286 et plan fig. 89.

(56) Ces arcs de cercle correspondent à deux circonférences concentriques ayant respectivement 7 m. 60 et 10 m. 20 de rayon.

(57) Cette piscine forme, en effet, un rectangle de 5 mètres sur 2 m. 40 (R. LIZOP, *op. cit.*, p. 89 et pl. II, en P2).

(58) Cette coupe a été observée directement au moment de la fouille, les fondations du sol de la piscine ayant été crevées sur toute leur épaisseur à l'aplomb de la paroi ouest.

(59) Cf. Karl BÜCHELER, *op. cit.*, pp. 4 et 29.

Fig. 12. — Piscine sous l'Arc de Diane (vue prise de l'est).

encore empreintes dans le ciment de pose. Correspondant à ce niveau supérieur, un nouveau canal d'évacuation, où pénétrait sans doute un tuyau de plomb, fut alors percé au-dessus du premier.

Les parois du bassin conservaient encore, au moment de la fouille, une masse de crépi rouge épaisse de 0 m. 15 à 0 m. 20 qui a dû porter un revêtement de calcaire analogue à celui du fond.

Sans être exactement symétrique et sans avoir tout à fait les mêmes dimensions⁶⁰, l'abside nord était pareillement occupée par une piscine (fig. 14 et 20).

Le sol de cette pièce n° 1 était fait d'un béton, épais de 0 m. 10 à 0 m. 15, que devait recouvrir un dallage en marbre, en calcaire ou peut-être même en serpentine, puisqu'un fragment de serpentine verte à veines blanches a été retrouvé en place dans l'angle sud-ouest⁶¹. De ce revêtement, il ne reste rien et le béton lui-même, brisé en gros blocs, avait été totalement bouleversé et comme labouré avant la fouille.

(60) Elle mesure, en effet, 5 m. 97 sur 2 m. 60 au lieu de 6 mètres sur 2 m. 50.

(61) Il tenait au pilier ouest de l'Arc de Diane.

Fig. 13. — Coupes nord-sud et est-ouest de la piscine située sous l'Arc de Diane : N, sol de la piscine en son premier état ; N', sol de la piscine en son dernier état ; E, canal d'évacuation des eaux : premier état ; E', canal d'évacuation des eaux : dernier état ; R, radier de l'égout extérieur d'évacuation.

Fig. 14. -- Dégagement à la pelle mécanique de la piscine nord de la salle 1.

Fig. 15. -- Égout et puisard dans le sous-sol de la salle 1.

Fig. 16. -- Entrée de l'égout traversant le pilier ouest de l'Arc de Diane (vue prise de la face nord).

Fig. 17. -- Débouché vers le sud, dans le collecteur n° IV, de l'égout passant sous le pilier ouest de l'Arc de Diane.

Sous ce sol de béton, existait un système d'évacuation des eaux orienté vers l'angle sud-ouest de la pièce. Un égout, de construction très soignée et aux parois revêtues d'un fin ciment hydraulique partait de la piscine de l'abside nord, courait sur 7 mètres dans l'axe de la salle, puis traversait un puisard circulaire, d'un diamètre de 1 m. 40 et d'une profondeur de plus d'un mètre, qui devait servir de regard et de bassin de décantation (fig. 15). Au-delà, le conduit obliquait au sud-ouest et atteignait le pilier ouest de l'Arc de Diane qu'il traversait sous une voûte de belle facture, bâtie en claveaux de pierre (fig. 16). A sa sortie, il se jetait dans l'égout collecteur n° IV (fig. 17) qui avait

Fig. 18. — Débouché vers l'ouest, dans le collecteur n° IV, des eaux évacuées de la piscine sous l'Arc de Diane.

Fig. 19. — Timgad. Caldarium des Grands Thermes du nord (d'après Boeswillwald-Cagnat-Ballu, *Timgad*, p. 274 et pl. XXXIII).

déjà reçu les eaux de la piscine de l'abside sud (fig. 18). De construction relativement fruste, celui-ci longeait à l'extérieur tout le corps de bâtiment et allait se déverser à l'ouest selon la pente du terrain.

Par ses dimensions, son ordonnance générale et la présence d'absides opposées, cette pièce n° 1 rappelle les grandes salles des thermes de Badenweiler, avec toutefois cette différence essentielle qu'une vaste piscine n'en occupe pas le centre⁶². Par ailleurs, le *caldarium* des Grands Thermes du Nord, à Timgad, offre pareillement l'exemple d'un bassin logé dans une abside entre les deux piliers d'un arc et la forme même du bassin est tout à fait comparable (fig. 19)⁶³.

La fouille des pièces contiguës à la salle n° 1 a été beaucoup plus sommaire⁶⁴.

A l'ouest, la pièce n° 2 est plus grande : 13 m. 40 de long sur 12 mètres de large, soit une superficie de 160 mètres carrés au lieu de 134.

Les deux absides opposées, ménagées sur les côtés nord et sud, sont ici moins profondes et dessinent un arc de cercle correspondant à une circonférence de 3 m. 60 de rayon.

La caractéristique de cette pièce est d'être à 1 mètre en contrebas de la salle n° 1, sans qu'il se remarque entre elles aucune trace de passage ou d'escalier. Il ne paraît pas que cette dénivellation corresponde à un état primitif⁶⁵. A l'origine, le sol bétonné, mis à découvert par la fouille, supportait *peut-être* un hypocauste dont la *suspensura* aurait été de plain-pied avec la salle n° 1. Dans cette

(62) Cf. Karl BÜCHLER, *op. cit.*, p. 28 et le plan d'H. Mylius reproduit par Albert GRENIER, *Manuel...*, IV, 2 (1960), p. 466, fig. 146.

(63) Cf. BOESWILLWALD, CAGNAT et BALLU, *Timgad, une cité africaine sous l'Empire romain*, Paris, 1905, p. 274 et pl. XXXIII, et aussi Christian COURTOIS, *Timgad*, Alger, 1951, p. 89 : plan. — Dans ce *caldarium*, le bassin principal est, plus grand (9 mètres sur 4), mais sa paroi de fond est cintrée comme à Cahors.

(64) Les substructions romaines ont été ici détruites pour l'édification du pavillon ouest du groupe scolaire.

(65) L'hypothèse d'une vaste piscine est exclue par la nature des revêtements et par la communication ouverte sur la rotonde n° 5.

Fig. 20. — Bâtiments en bordure de l'avenue Charles-de-Freycinet : piscine nord de la salle 1 et rotonde (salle n° 5), selon l'état au 21 décembre 1953.

hypothèse, la pièce aurait pu être un *caldarium* ou un *lepidarium*, mais aucun vestige d'hypocauste n'y a été découvert.

Dans l'angle nord-est, un court passage, long de 1 m. 45 et large de 1 mètre, mène à une rotonde, parfaitement circulaire, d'un diamètre de 7 m. 20 (pièce n° 5) (fig. 20, 28 et 29). Les murs en sont soigneusement bâtis en petit appareil avec double arase de briques et ils gardent encore quelques restes d'un enduit de crépi rose qui supposerait un revêtement de calcaire ou de marbre. Le sol bétonné, identique à celui de la pièce n° 2, est exactement au même niveau et supportait peut-être un autre hypocauste détruit dès l'Antiquité. Cette rotonde paraît être un ajout à la construction primitive, car les arases de briques qui caractérisent ses murs n'existent pas dans ceux de la pièce n° 2.

De telles rotondes sont fréquentes dans les thermes romains. A Pompéi, aux Thermes du Forum, l'une d'elles avait un diamètre de 5 m. 75 et abritait un bassin circulaire, disposition qui se retrouve dans la même ville aux thermes dits de Stabies⁶⁶. A Saint-Bertrand-de-Comminges, l'étuve du *laconicum* des Thermes du Nord est une rotonde sur hypocauste d'un diamètre de 10 m. 65⁶⁷. Dans les thermes privés des Balquières, près de Rodez, existaient deux rotondes de 7 mètres de diamètre⁶⁸. A Badenweiler, les ressemblances sont peut-être encore plus frappantes et aux quatre grandes salles thermales sont accolées deux rotondes symétriques ayant chacune un diamètre de 4 m. 70. L'absence d'hypocauste a fait penser ici à un aménagement conçu pour des douches ou des bains froids⁶⁹. Ailleurs, comme à Saint-Bertrand-de-Comminges, ces pièces circulaires abritaient presque toujours étuve ou *laconicum*⁷⁰. Cette destination pourrait convenir à Cahors, mais faute de preuve archéologique, il est impossible de conclure.

De part et d'autre des pièces nos 1 et 2, les salles nos 12 et 3 apparaissent à peu près symétriques et couvrent des surfaces égales : 14 m. 05 sur 13 m. 40 soit 188 mètres carrés pour la première, 13 m. 97 sur 13 m. 40, soit 187 mètres carrés pour la seconde.

A l'est, la salle n° 12 ne possède qu'une abside sur sa paroi sud ; cette abside est de plan rectangulaire et a intérieurement 4 m. 70 sur 2 m. 80. La salle est au même niveau que la pièce n° 1 et communiquait librement avec elle par deux passages.

A l'ouest, la salle n° 3 possède deux absides. Celle du Nord a la forme d'un polygone irrégulier et procède manifestement d'un remaniement de l'ordonnance originelle. Celle du sud constitue, en retrait du mur de fond, un hémicycle de 3 m. 40 de rayon et était bâtie sur un puissant massif de blocage détruit lors de la construction de l'école des garçons (fig. 21). Cette assise bétonnée rappelle celle de la piscine de l'*Arc de Diane* et vraisemblablement, elle aussi, supportait un bassin. A Martres-Tolosane, la villa de Chiragan possédait, d'ailleurs, une salle à peu près semblable, de 8 m. 50 sur 7 m. 50, avec une abside semi-circulaire de 2 mètres de rayon qu'occupait un bassin dallé et revêtu de marbre⁷¹.

Cette salle n° 3 est au même niveau que la salle n° 1, donc un mètre plus haut que sa voisine la salle n° 2. Son sol est fait d'un gros béton, compact, épais de 0 m. 20 à 0 m. 25 ; il repose sur une couche de déblais, fortement tassés, d'un mètre d'épaisseur où s'amoncellent des galets grossièrement disposés en hérissons, des moellons brisés, des blocs de béton rompus, des tuiles et des briques concassées, etc. (fig. 22). La surélévation du sol est manifeste : à l'origine, il devait être plus bas d'environ un mètre et l'hypothèse d'un hypocauste détruit, puis remblayé, serait à la rigueur plausible.

(66) Cf. OVERBECK-MAU, *Pompéi*, 4^e édit., 1884, p. 202, fig. 116 et pp. 205-206, plan : C (Thermes du Forum), p. 317, fig. 124 et p. 225, plan : V. (Thermes de Stabies). — Ces rotondes ont été généralement considérées comme des *frigidaria* avec des bassins d'eau froide, mais une étude récente de M. Staccioli, *Le rotonde delle terme pompeiane*, *Archeologia Classica*, VII, 1955, pp. 75-84, semble montrer qu'il s'agissait en fait de *laconica*, utilisés soit comme étuves sèches, soit pour des bains de vapeur.

(67) R. LIZOP, *op. cit.*, p. 88 et pl. II, en H2 du plan ; cf. Albert GRENIER, *Manuel...*, IV, 1 (1960), p. 285, fig. 89 (en I. du plan).

(68) Sur ces thermes situés sur le territoire de la commune d'Onet-le-Château, cf. Abbé CÉRÈS, *Mém. de la Soc. des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*, XI, 1874-1878, pp. 66-80, et *Bulletin Monumental*, 1878, pp. 48-61, Alexandre ALBENQUE, *Inventaire de l'archéologie gallo-romaine du département de l'Aveyron*, Rodez, 1947, pp. 100-102, n° 247 avec plan, et *Les Rutènes*, Rodez, 1948, fig. 21 (plan), Albert GRENIER, *Manuel...*, IV, 1 (1960), pp. 288-290 et fig. 90.

(69) Cf. Karl BÜCHELER, *op. cit.*, pp. 64-68 et H. Mylius suivi par Albert GRENIER, *Manuel...*, IV, 2 (1960), p. 465.

(70) Tel est le cas, par exemple, à Poitiers, à Nérès ou aux Fontaines Salées (Cf. Albert GRENIER, *op. cit.*, pp. 292-293 et fig. 92 (Poitiers), p. 433 et fig. 136 (Nérès), p. 451 et fig. 141 (Les Fontaines Salées). Sur la question, voir l'article de R. A. Staccioli cité ci-dessus n. 66. — Au Vieil-Évreux, une grande rotonde, de 13 mètres de diamètre, bâtie sur hypocauste, paraît plutôt un vestiaire susceptible d'être chauffé en hiver (Albert GRENIER, *Ibid.*, p. 344, et fig. 111-112). Albert GRENIER, *Ibid.*, p. 290, interprète de même comme des *apodyteria* les deux salles en rotonde des thermes de Rodez (ci-dessus, n. 68).

(71) Cf. Léon JOULIN, *Les établissements gallo-romains de la plaine de Martres-Tolosanes* (Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, XI, 1, 1901), pp. 247 et 364 (= pp. 31 et 148 du t. à p.) et fig. 8 : groupe de bâtiments V, pièce 4.

Fig. 21. — Massif de blocage supportant l'abside sud de la salle n° 3.

Fig. 22. — Sol bétonné sur remblai de la salle n° 3.

Fig. 23. — Restes d'un hypocauste dans la salle n° 7.

Fig. 24. — Vestiges d'un puits d'époque romaine retrouvés à 2 m. 50 de profondeur.

Toute la partie du corps de bâtiment qui se situe au nord du grand alignement des salles n°s 12, 1, 2 et 3 est d'une ordonnance beaucoup moins régulière. Les pièces ou les cours sont plus petites, mal liées les unes aux autres et de destination presque toujours incertaine. Leur sol se trouve en moyenne au-dessous de celui des salles n°s 12, 1 et 3, ce qui correspond à la pente générale du terrain en direction du nord. Dans la pièce n° 7, a été faite une découverte importante, celle de quelques pilettes d'hypocauste encore en place qui étaient bâties de briques carrées et qui suffirent à affirmer le caractère thermal de l'ensemble (fig. 23)⁷².

(72) Cf. Michel LABROUSSE, *Gallia*, XV, 1957, p. 276.

Celui-ci est encore souligné par l'existence d'un double réseau d'égouts qui emportait les eaux usées vers l'ouest, en direction du Lot. Au sud, un premier collecteur longe, à faible profondeur, les murs extérieurs des salles n^{os} 12, 1, 2 et 3 (Eg. IV) ; au nord, un second coule beaucoup plus bas le long des pièces n^{os} 1, 5 et 4 (Eg. VII). Ces conduits, d'une largeur de 0 m. 35 et d'une hauteur variant de 0 m. 70 à 1 mètre, sont de construction peu soignée : les parois sont en moellons mal assortis, le radier en tuiles et la couverture faite de simples dalles calcaires.

Au sud de ce corps de bâtiments qui borde l'avenue Charles-de-Freycinet, c'est-à-dire en pratique au sud de l'*Arc de Diane*, il n'y a pas eu de fouilles à proprement parler⁷³. Les recherches ont consisté à suivre les tranchées ouvertes à la pelle mécanique pour la construction du groupe scolaire et à amorcer quelques sondages. De ce fait, les découvertes restent sporadiques.

La plus notable est, à 15 mètres au sud de l'Arc, celle d'un mur orienté d'ouest en est qui semble dessiner un angle rentrant à chacune de ses extrémités. Il devait marquer une limite⁷⁴. La zone intermédiaire n'a pu être dégagée. Elle comportait certainement des constructions, des salles d'apparat au sol revêtu de mosaïques comme la mosaïque M2⁷⁵ et sans doute aussi des cours sous lesquelles, coulaient à forte profondeur vers l'ouest deux nouveaux égouts parallèles⁷⁶.

Plus au sud, la prospection archéologique a été insignifiante.

Quelques misérables débris d'une mosaïque ont été mis à découvert en M1 lors de la construction de l'école des filles. Ils représentent sans doute le dernier vestige de la mosaïque polychrome à décor géométrique étoilé trouvée dans ces parages en 1826 et décrite par Chaudruc de Crazannes⁷⁷.

Plus loin encore, au sud-est, les fondations d'une autre aile de la même école ont rencontré un puits qui devait être de construction romaine. La margelle était faite de quatre énormes blocs de grès, d'un mètre de haut, extérieurement taillés en angle droit et intérieurement en quart de cercle. Le puits lui-même, reconnu jusqu'à une profondeur de 2 m. 80, était bâti de gros quartiers de roche (fig. 24). Tout a été détruit⁷⁸.

Il est difficile de dire si l'ensemble monumental bordant l'avenue Charles-de-Freycinet se prolongeait aussi loin dans cette zone ou si celle-ci ne constituait pas plutôt un quartier d'habitations privées totalement indépendantes.

Par leurs résultats, les fouilles de l'*Arc de Diane* intéressent l'histoire monumentale de Cahors et sa topographie à l'époque romaine.

Elles ont montré que le mur du petit appareil longeant l'avenue Charles-de-Freycinet appartenait à l'enceinte d'un édifice et non à une muraille qui aurait défendu la ville. Le rempart gallo-romain de Cahors, s'il a jamais existé, est à chercher ailleurs⁷⁹.

(73) Cf. ci-dessus pp. 201-202.

(74) Ci-dessus, p. 203.

(75) La salle que recouvrait cette mosaïque M2 mesurait 6 m. 40 sur 2 m. 80.

(76) Ces égouts n^{os} V et VI ont la même structure et la même orientation que les égouts n^{os} IV et VII ; le radier du premier est à une profondeur de 2 m. 70 sous le sol moderne, celui du second à 3 m. 05.

(77) Ci-dessus p. 198 et n. 34 ; ci-dessous, pp. 219-221.

(78) Ordre avait été pourtant donné à l'entreprise Ordy de transporter les quatre blocs de la margelle dans le jardin des Archives départementales.

(79) Selon une tradition qui remonte à l'abbé de Fouilhac, ce rempart aurait coupé d'est en ouest toute la presqu'île de Cahors depuis l'emplacement de la place Lafayette jusqu'au moulin du Périé, près du pont Valentré, en passant par l'ancienne rue de la Caserne (cf. F. DAYMARD, *Le vieux Cahors*, Cahors, 1909, p. 9-10, et Jean FOURGORS, *Cahors au cours des siècles*, Cahors, 1944, pp. 24-25). Le fragment de mur de l'avenue Charles-de-Freycinet aurait jalonné ce tracé. Comme il est maintenant évident que ce fragment n'appartient pas à l'enceinte, l'existence de celle-ci ne repose plus sur aucune donnée matérielle. Rien ne prouve, d'ailleurs, que Cahors ait été fortifié pendant la période du Haut-Empire et, au Bas-Empire, une muraille qui aurait fermé toute la presqu'île est peu concevable en un moment où les villes de Gaule se resserraient, au contraire, sur elles-mêmes. — Ernest BAUDÉL, *Une évolution de ville : Cahors*

Elles ont montré que l'*Arc de Diane* ne méritait pas son nom : il n'est pas une porte triomphale ou monumentale, mais une simple arcade s'ouvrant sur un bassin rempli d'eau à l'intérieur d'une abside parfaitement close et sa fonction est surtout décorative.

La nature de l'édifice auquel il appartenait avait, de toujours, prêté à discussion. Peu à peu, les fouilles ont levé les doutes⁸⁰ et finalement, elles paraissent donner raison à Lefranc de Pompignan contre la tradition locale du XVIII^e siècle.

Le monument n'est pas un sanctuaire⁸¹ consacré à Diane ou à quelque autre divinité comme Cérès ou Bacchus⁸². Il n'a rien d'un temple de style gréco-romain bâti sur un plan rectangulaire, au sommet d'un *podium*, avec colonnade de façade. Il ne saurait davantage être assimilé à un sanctuaire carré de tradition celtique et dégagement complet après l'*Arc de Diane* ne peut être comparé aux arcades du « temple de Janus » à Autun⁸³.

Les constructions mises au jour doivent être celles d'un établissement thermal. Ensemble et détails s'accordent avec l'hypothèse formulée par Lefranc de Pompignan et la vérifient largement.

A des thermes conviennent les bassins logés dans les absides de vastes salles rectangulaires. Cette disposition est recommandée par Vitruve⁸⁴ et se retrouve à Pompéi, à Timgad et en bien d'autres lieux⁸⁵. La piscine de l'*Arc de Diane* est même placée à l'exposition sud, comme il était de règle dans les constructions thermales⁸⁶, et sa profondeur finale de 0 m. 70⁸⁷ répond à la prédilection des Romains et des Gallo-Romains pour les bains de siège⁸⁸.

La densité du réseau des égouts qui longent les deux faces principales du bâtiment nord et que doublent encore au sud deux autres égouts parallèles⁸⁹ indiquent assez qu'une masse d'eaux usées devait être évacuée à l'ouest, vers le Lot.

en Quercy, Cahors, 1928, pl. h. t. entre pp. 32-33, a voulu à tout prix reconstituer le tracé des remparts qui fermèrent successivement « l'oppidum gaulois », la ville romaine et « le castellum », mais ses hypothèses sont pures fantaisies, dépourvues de toute base historique et archéologique.

(80) Au premier stade des fouilles et avant la découverte de l'hypocauste de la pièce n° 7, des réserves étaient encore légitimes et il était permis d'envisager l'hypothèse d'un grand édifice résidentiel où se serait déployée une « architecture de l'eau » avec des bassins multipliés pour le décor et l'agrément. C'est l'avis que j'avais exprimé dans *Gallia*, XII, 1954, p. 230 et XIII, 1955, p. 222, et qui a été suivi par Albert GRENIER, *Manuel...*, IV, 1 (1960), p. 242. Il ne me paraît plus aujourd'hui correspondre à la réalité (cf. la mise au point faite dans *Gallia*, XV, 1957, p. 276).

(81) Le nom de « terroir du temple » qui, d'après Dom Bruno de Malvésin cité ci-dessus p. 191, n. 2, désignait un tènement voisin des ruines, ne saurait évoquer un sanctuaire antique. Il localise simplement une ancienne possession des Templiers qui s'établirent à Cahors en 1196 et qui y demeurèrent jusqu'à la suppression de l'ordre par Philippe-le-Bel.

(82) Cf. DELPON, *Statistique...*, I, p. 512.

(83) Sur ce temple, en dernier lieu, Albert GRENIER, *Manuel...*, III, 1 (1958), pp. 458-463, fig. 149-151.

(84) Ce dernier conseille, en effet, de loger bassins et piscines sous « le jour des fenêtres » (*De architectura*, V, x, 22), donc à l'extrémité des salles.

(85) Pour Timgad, cf. BOESWILLWALD, CAGNAT et BALLU, *Timgad*, p. 274 et pl. XXXIII (*caldarium* des « Thermes du Nord »); pour Pompéi, OVERBECK-MAU, *Pompéi*, 4^e édit., pp. 234-236 (*apodylerium-frigidarium* des thermes centraux).

(86) Sur l'orientation des thermes qui doivent regarder vers le sud ou, mieux, vers « l'occident d'hiver », Vitruve, V, x, 1-2 et CHOISY, *Vitruve*, I, pp. 189-190.

(87) Sur cette profondeur, ci-dessus p. 204.

(88) Sur cette pratique, cf. les observations faites à propos des thermes de Badenweiler par Karl BÜCHELER. Dans le plan schématique d'un établissement thermal dressé par Vitruve, V, x, 24, un *alveus* est toujours prévu pour les baigneurs assis.

(89) Égouts nos V et VI.

Dans la construction même, la présence de nombreuses *legulae mammatæ*⁹⁰ souligne le souci qu'avaient eu les architectes de se conformer aux conseils de Pline et de ménager une circulation d'air chaud le long des parois verticales⁹¹ dans les pièces chauffées et les étuves.

Enfin, la découverte de quelques pilettes d'hypocauste demeurées en place dans la salle n° 7 marque mieux encore le caractère thermal de l'édifice.

Ses dimensions générales et l'étendue de la surface couverte, près de 3000 mètres carrés, excluent l'hypothèse d'une construction privée, de bains particuliers dépendant, par exemple, d'une villa urbaine⁹². Il ne peut s'agir que des thermes publics de Cahors⁹³.

Le plan justifierait, à lui seul, ces conclusions. Il offre, en effet, une étonnante ressemblance avec le schéma théorique élaboré par Vitruve⁹⁴ et surtout avec la disposition réelle des thermes de Badenweiler qu'alimentaient, au sud de Fribourg-en-Brigau, des sources tièdes de la Forêt Noire⁹⁵. Dans leur état final, au II^e siècle de notre ère⁹⁶, ces thermes offraient l'ordonnance architecturale retrouvée à Cahors (fig. 25) : quatre grandes salles rectangulaires, symétriques deux à deux, s'alignent d'ouest en est, flanquées d'absides semi-circulaires à l'exposition sud et de rotondes du côté du nord. Les dimensions intérieures sont tout à fait comparables : 100 et 150 mètres carrés contre 135 pour les salles rectangulaires⁹⁷, un diamètre de 4 m. 70 contre 7 m. 20 pour les rotondes⁹⁸. S'il est une différence essentielle d'ordre fonctionnel, la présence de vastes piscines au centre des salles rectangulaires, les ressemblances l'emportent et pourraient confirmer la destination thermique des bâtiments de Cahors.

Ceux-ci n'ont pas jailli d'un coup au-dessus du sol et ils ont même connu, semble-t-il, une assez longue histoire. Dans l'angle nord-est, les terrassements d'un pavillon scolaire ont permis de pousser un sondage jusqu'au sol vierge et les résultats acquis, joints à des observations faites ailleurs, montrent que trois édifices se sont succédés sur le même emplacement⁹⁹.

Du premier, qui reposait directement sur le sol en place, il ne reste que de maigres vestiges : d'énormes blocs de grès d'environ un mètre cube, pesant plus de deux tonnes, qui s'alignent du nord au sud dans le couloir n° 11 et qui servaient peut-être de bases aux colonnes d'un portique (fig. 26)¹⁰⁰. Le matériau a été analysé avec soin par M. Thiéry, et

(90) Sur ces *legulae mammatæ*, voir ci-après annexe I.

(91) Pline, *H. N.*, XXXV, 157, signale, en effet, que cette sorte de tuiles était faite pour les thermes : *exco-gilatis ... ad balineas mamatis*. Au début de l'Empire, à l'époque de Vitruve, elle ne servait encore que pour bâtir le long d'un mur vertical une contre-cloison d'assèchement (Vitruve, VII, iv, 27 ; cf. CHOISY, *Vitruve*, I, pp. 42-43 et IV, pl. 7, fig. 3).

(92) L'hypothèse a pourtant gardé la faveur de M. Thiéry qui invoque, contre des bains publics, l'absence d'une grande piscine et de nombreux foyers de chauffe.

(93) C'était déjà l'opinion de LACOSTE, *Histoire...*, I, p. 117 et de DELPON, *Statistique...*, I, p. 512.

(94) Cf. CHOISY, *Vitruve*, IV, pl. 53.

(95) Sur les thermes de Badenweiler, ci-dessus p. 204, n. 54.

(96) Bâti vers 80 ap. J.-C., les thermes de Badenweiler ont duré jusqu'aux environs de 235 (Cf. Karl BÜCHELER *Das Römerbad Badenweiler*, p. 6 et Albert GRENIER, *Manuel...*, IV, 2 (1960), p. 461.

(97) Pour ces dimensions, cf. ci-dessus pp. 204, 208, 210.

(98) Cf. ci-dessus p. 210.

(99) Cf. Michel LABROUSSE, *Gallia*, XII, 1954, p. 229.

(100) Dans son *Histoire du Quercy*, I, p. 116, Lacoste signalait déjà qu'en 1810, il avait été trouvé à l'ouest des thermes, du côté du théâtre, des colonnes de grès appartenant peut-être à quelque péristyle.

Fig. 25. — Plan des thermes de Badenweiler (d'après Karl Bücheler).

par un excellent géologue M. Monteil¹⁰¹. Il s'agit d'un grès tendre, gris verdâtre, d'origine triasique, qui vient de la région de Frontenac¹⁰², à 70 kilomètres¹⁰³ en amont de Cahors sur le Lot¹⁰⁴. Dans la même pierre avaient été taillées les colonnes cannelées qui furent retrouvées en 1915 sur le Mont Saint-Cyr par Armand Viré¹⁰⁵, et qui décoraient soit le péristyle d'une villa, soit la façade d'un sanctuaire de sommet¹⁰⁶. Ces grès ne peuvent guère avoir été portés à Cahors que par la voie fluviale du Lot et ce transport, long et coûteux, ne se justifie que pour des édifices d'une architecture riche et soignée.

Ce premier bâtiment en grès, dont l'ordonnance et la destination nous échappent, paraît avoir été radicalement supprimé lors d'une réfection décisive, apparemment sans rapport avec lui, qui a fixé de façon définitive le plan de l'édifice et lui a donné, s'il ne l'avait déjà, le caractère d'un établissement thermal. La marque du nouvel état est l'emploi massif pour les revêtements d'un petit appareil calcaire sans intercalation d'arases de briques (fig. 27). Il pourrait dater de la fin du I^{er} siècle ou du début du II^e¹⁰⁷. Le matériau est emprunté aux carrières de la vallée du Lot voisines de Cahors¹⁰⁸.

Une nouvelle reconstruction d'ensemble, la dernière, est caractérisée par l'emploi d'arases de briques au milieu du petit appareil. Ainsi sont bâtis l'*Arc de Diane* lui-même et la rotonde n° 5 (fig. 28 et 29), alors que dans les grandes salles rectangulaires, la partie inférieure des murs ne comporte pas de briques et appartient donc à l'état précédent. Cette reconstruction ne saurait être antérieure à l'époque d'Hadrien où les architectes gallo-romains commencèrent à utiliser les cordons de briques¹⁰⁹. Elle pourrait être postérieure¹¹⁰, mais l'existence sur l'*Arc de Diane* de plusieurs arases à une seule assise de briques¹¹¹ et la similitude des Thermes du Nord de Saint-Bertrand-de-Comminges bâtis

(101) Le 11 avril 1953, M. Monteil a eu l'obligeance de me communiquer une note relative à la provenance de matériaux qui ont servi à bâtir ou à décorer l'*Arc de Diane* et les constructions voisines. Il voudra bien trouver ici l'expression de ma vive gratitude.

(102) A Frontenac même aurait existé un temple romain avec colonnes cannelées, taillées dans le même grès, qu'aurait vues autrefois l'abbé de Fouilhac (cf. LACOSTE, *Histoire...*, I, p. 162 et DELPON, *Statistique*, I, p. 525).

(103) Distance mesurée d'après la route actuelle ; les nombreux méandres du Lot rendent le trajet par voie d'eau notablement plus long.

(104) Les grès triasiques affleurent, en effet, dans la vallée du Lot de Capdenac à Frontenac (cf. *Carte géologique détaillée de la France au 80.000^e*, feuille 195 (Figeac), 2^e édit., 1936 : notation t³⁻¹).

(105) Sur les fouilles du Mont Saint-Cyr, Armand VIRÉ, *Bull. de la Soc. des Études du Lot*, XLVII, 1926, pp. 5-16 et Michel LABROUSSE, *Gallia*, XX, 1962, p. 589. -- Les fûts de colonnes cannelées en grès tendre, de couleur gris-verdâtre, avaient de 0 m. 60 à 0 m. 65 de diamètre (cf. Armand VIRÉ, *op. cit.*, p. 11 et fig. 3).

(106) Armand Viré ne croyait pas à l'existence d'un tel sanctuaire et tenait l'édifice retrouvé au sommet de la colline pour la chapelle médiévale dédiée à saint Cyr (Armand VIRÉ, *op. cit.*, p. 14 et en 1 du plan de la p. 5). Le bâtiment offre cependant le plan carré d'un sanctuaire de tradition celtique comme celui de l'Impérial de Luzech et ses murs seraient « nettement gallo-romains » à en croire le chanoine Albe qui supposait déjà que l'oratoire chrétien avait pu succéder à un temple païen (Chanoine Albe, cité par Armand VIRÉ, *op. cit.*, p. 15).

(107) Les arases de briques n'apparaissent, en effet, en Gaule qu'à l'époque d'Hadrien, vers 120-140 ap. J.-C. (Albert GRENIER, *Manuel...*, III, 1, 1958, p. 72).

(108) Les calcaires compacts du Kiméridgien sont encore exploités comme moellons et comme pierre à bâtir dans des carrières ouvertes au sud de Cahors sur les routes menant à Flaujac et à Trespoux (cf. *Carte géologique détaillée de la France au 80.000^e*, feuille 206 (Cahors), 2^e édit., 1951 : notation J⁶).

(109) Albert GRENIER, *op. cit.*, pp. 72-73.

(110) Jean FOURGOUX, *Cahors au cours des siècles*, Cahors, 1944, p. 24, datait la construction du III^e ou du IV^e siècle.

(111) Cf. ci-dessus p. 194, note 11 et sur la valeur chronologique de cet indice, Albert GRENIER, *op. cit.*, p. 72.

Fig. 26. — États successifs de la construction :
à gauche, mur et contrefort en petit appareil ;
à droite, édifice antérieur avec mur et socle de grès.

Fig. 27. — Murs de petit appareil
sans arases de briques.

< Fig. 28. — Murs de petit appareil avec arases de
briques (rotonde n° 5, vue intérieure).

dans le même appareil¹¹² amèneraient à la dater de la seconde moitié du II^e siècle de notre ère, sans exclure la possibilité de quelques remaniements ultérieurs

L'état de la fouille ne permet guère de reconnaître la destination précise des différentes salles. La pièce n° 1, celle de l'*Arc de Diane*, était probablement un *frigidarium* avec deux piscines froides. La pièce n° 2, si elle fut à l'origine bâtie sur hypocauste, a pu être un

¹¹². Sur la date de ces thermes qui auraient été construits entre l'époque d'Hadrien et celle de Commode, cf. R. LIZOT, *Mém. de la Soc. arch. du Midi*, XX1, 1947, pp. 70-71 et Albert GRENIER, *Manuel...*, IV, 1 (1960), p. 284.

Fig. 29. — Murs de petit appareil avec arases de briques (rotonde n° 5, vue extérieure).

caldarium et la rotonde n° 5 une étuve sèche ou un bain de vapeur. Peut-être faudrait-il encore voir dans la salle n° 3 un *tepidarium* et dans les salles n°s 4 et 6 des locaux pour le service des foyers dont il n'a pas été retrouvé trace. La galerie de l'ouest a pu servir de promenoir couvert et, dans la partie méridionale, une mosaïque, comme la mosaïque M2, doit marquer l'emplacement de salles de réunion et d'apparat, élément complémentaire et presque nécessaire de tout établissement de bains à l'époque des Antonins.

Cet établissement était, à coup sûr, luxueux. Pour ses pavements et ses revêtements ont été utilisés des matériaux de choix.

Le fond des piscines de la salle n° 1 était revêtu de dalles en pierre de Prayssac, calcaire blanc à grain très fin, extrait de carrières situées sur le Lot, à 30 kilomètres en aval de Cahors¹¹³. Parmi les déblais, se sont rencontrées, à l'état de fragments, des plaques en

(113) Calcaires blancs du Portlandien (*Carte géologique détaillée de la France au 80.000^e*, feuille 194 (Gourdon), 2^e édit., 1948 : notation J 7-6).

marbre blanc de Saint-Béat et en griottes polychromes, d'origine également pyrénéenne, qui devaient revêtir les sols et plus souvent lambrisser les murs. Contre le pilier ouest de l'*Arc de Diane* demeurait même en place un fragment de plaque de serpentine verte veinée de blanc. Ce matériau, particulièrement somptueux, a été tiré des gisements du Massif Central, peut-être de ceux qui existent au nord-ouest de Firmi, près de Decazeville¹¹⁴. Il a dû être utilisé comme succédané des porphyres verts de Laconie qui paraissent assez souvent dans les villas et les édifices de luxe du sud-ouest, comme à Saint-Bertrand-de-Comminges, à Montmaurin ou à Valentine.

Plus riches encore étaient les pavements en mosaïque. Cinq ont été reconnus au cours des dernières recherches. La mosaïque M2 appartient incontestablement à l'ensemble thermal. Les mosaïques M3 et M4 lui sont extérieures puisque situées de l'autre côté d'une rue¹¹⁵. Pour les mosaïques M5 et M1, il est difficile de décider. La dernière, ou ce qui en restait, correspond, nous l'avons déjà dit, à celle qui fut découverte, pour la première fois, en 1826¹¹⁶.

Toutes ces mosaïques ont des traits communs. Ce sont des pavements polychromes et leur dessin résulte presque exclusivement de la combinaison de figures géométriques exécutées à la règle et au compas.

La mosaïque M2 dessinait sur le sol un grand tapis carré ou rectangulaire (fig. 30). Encadrée d'une large bordure blanche soulignée par une bande noire, elle se divisait en carrés réguliers délimités par une torsade à deux brins qui se détachait en blanc et rouge sur un fond noir bordé de deux étroites bandes blanches. Chaque carré, encadré de noir, est à fond blanc et chargé en son centre d'un motif polychrome de conception géométrique, même si les éléments stylisés en sont empruntés au règne végétal. Sur la petite partie qui a été dégagée, photographiée, puis de nouveau ensevelie en novembre 1953¹¹⁷, ces motifs variaient pour chaque carré : fleuron à huit pétales, rosace polylobée, « roue solaire », entrelac simple, tulipe ou fleur de lis disposées en croix, etc.

Les mosaïques de ce type sont communes en Gaule à partir de la seconde moitié du II^e siècle¹¹⁸. Un détail comme celui de la torsade polychrome sur fond noir se rencontre partout : par exemple, à Nîmes¹¹⁹, à Montmaurin¹²⁰, à Cadeilhan-Saint-Clar dans le Gers¹²¹, etc.

D'un dessin plus cherché, la mosaïque M1 couvrait une très vaste pièce, puisque, lors de sa première découverte, en 1826, la partie dégagée mesurait 12 m. 10 sur 6 m. 46¹²². Elle était déjà

(114) En cet endroit, sur la bordure orientale du bassin houiller, la serpentine forme le sommet du Puy de Voll et un second affleurement existe à 3 kilomètres au nord (*Carte géologique détaillée de la France au 80.000^e*, feuille 195 (Figeac), 2^e édit., 1936 : 80). Il semble exclu que le fragment de l'*Arc de Diane* puisse venir des gisements qui ont été autrefois exploités près de Cahors dans la vallée de la Cère (DELPON, *Statistique...*, II, pp. 416-417), car les échantillons de ces gisements examinés par M. Monteil n'offrent pas de veines de calcite blanchâtre.

(115) Cf. ci-dessus, p. 203, note 45. - L'une de ces mosaïques, à peu près totalement détruite par la pelle mécanique, comportait, un décor polychrome à bases d'hexagones.

(116) Cf. ci-dessus, p. 198, note 34 et p. 212.

(117) Fin janvier 1953, M. d'Alauzier avait découvert et reconnu la mosaïque sur une longueur de 6 mètres dans une profonde tranchée ouverte à la pelle mécanique pour la fondation du mur nord de l'école des filles. En novembre de la même année, il fut possible d'en dégager temporairement l'angle nord-est.

(118) Sur cette date, cf. GAUCKLER, s. v° *musivum opus*, *Dictionnaire des antiquités...*, III, 2 (1904), p. 2111 et H. STERN, *Recueil général des mosaïques de la Gaule*, I, 1 (Belgique : partie ouest), Paris, 1957, p. 17.

(119) Cf. ESPÉRANDIEU, *Les mosaïques romaines de Nîmes*, Nîmes, 1935, pl. III, n° 16.

(120) Cf. Georges FOUET et Michel LABROUSSE, *Gallia*, VII, 1949, p. 47, fig. 34 : mosaïque de la pièce 21.

(121) Cf. Mary LARRIEU et Yves LE MOAL, La villa gallo-romaine de La Tasque à Cadeilhan-Saint-Clar (Gers), *Gallia*, XI, 1954, fig. 3, 4 et 7.

(122) Chaudruc de CRAZANES, *op. cit.*, p. 256.

Fig. 30. - Mosaïque polychrome M2.

ruinée en 1874⁽¹²³⁾ et, en novembre 1953, il n'a été retrouvé qu'un fragment de sa bordure. Celle-ci était faite d'un rinceau végétal très grêle exécuté en noir sur fond blanc que doublait à l'intérieur une ligne de chevrons continus et croisés. La partie centrale, toujours à l'imitation d'un tapis, comportait des carrés égaux, disposés en quinconce et reliés par des carrés plus petits opposés par leurs angles, les uns et les autres dessinant entre eux de grandes étoiles faites de huit losanges allongés. Le remplissage des grands carrés offre de multiples combinaisons géométriques : cercles, carrés

(123) Cf. MALINOWSKI, Notice sur les anciennes mosaïques trouvées à Cahors..., *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements à La Sorbonne du 20 au 23 avril 1881*, p. 171, n. 1.

torsadés, échiquiers, méandres, étoiles à six branches, hexagones, etc. Les petits carrés sont plus simplement chargés de fleurons cruciformes, d'entrelacs et de svastikas. Vers le bord, sont inscrits, en un endroit, un dauphin et un trident.

Les mosaïques en étoiles de losanges ne sont rares ni en Gaule, ni dans le monde romain. L'une d'elles, réalisée en noir sur blanc, à Nizy-le-Comte, dans l'Aisne, daterait des environs de 120-140 ap. J.-C.¹²⁴. A Brescia, en Italie, un pavement polychrome de même dessin est dans doute du III^e siècle¹²⁵. A Nîmes, une mosaïque, exécutée en 6 couleurs, copie un carton très voisin de celui de Cahors : même rinceau de feuillage dans la bordure, même jeu de carrés et de losanges dessinant de grandes étoiles à six branches, même figuration de tridents et de svastikas dans les carrés secondaires¹²⁶.

Pour réaliser ces deux pavements polychromes M1 et M2, les mosaïstes de Cahors n'ont eu besoin que d'une palette de quatre ou cinq couleurs : blanc, jaune, rouge, noir ou gris noirâtre¹²⁷. Évitant les matériaux trop communs ou trop riches, ils n'ont employé ni la pâte de verre, ni le marbre, ni la tuile ou la brique. Toutes les tessères, qui mesurent une moyenne de 10 millimètres de côté, ont été taillées dans des variétés de calcaires qui paraissent venir de la bordure orientale du Causse de Gramat, à 50 ou 60 kilomètres de Cahors, et qui offrent une large gamme de teintes¹²⁸.

L'exécution du travail répond à celui des très nombreuses mosaïques qui ont été trouvées dans le sous-sol de Cahors¹²⁹ et qui supposent l'existence dans la ville, pendant plusieurs siècles, d'ateliers actifs et féconds. Une caractéristique commune est le défaut d'épaisseur du béton qui porte le ciment de pose et les tessères. Il se réduit souvent à quelques centimètres, au lieu des 10 à 20 centimètres qui sont de règle ailleurs. Il en résulte que les mosaïques de Cahors se gondolent facilement et résistent mal au poids des terres.

Celles qui ornaient les thermes, M2 et peut-être M1, visaient à couvrir les sols à la manière d'un tapis. Elles valent surtout par la polychromie et les combinaisons plus ou moins savantes des couleurs mises en jeu. Elles ne sauraient remonter plus haut que le III^e siècle de notre ère¹³⁰ et seraient ainsi contemporaines de la dernière période de l'édifice. Groupées au sud des pièces proprement thermales, elles étaient un décor pour des salons de réception et d'apparat.

(124) Cf. H. STERN, *op. cit.* p. 39-40 et pl. XVII, n° 49.

(125) Novio DEGRASSI, *Fastì Archaeologici*, VII, 1954, pp. 283-284, n° 3687 et fig. 90, p. 285. — Dans une lettre personnelle en date du 12 mai 1955, M. Degrassi a bien voulu me confirmer la date avancée pour cette mosaïque.

(126) ESPÉRANDIEU, *op. cit.*, n° 17 (cf. G. LAFAYE, *op. cit.*, p. 268, n° 299).

(127) Pour la mosaïque M1, cf. Chaudruc de Crazannes, *op. cit.*, p. 256.

(128) Dans la région de Figeac, les calcaires du lias et du bajocien offrent, en effet, une grande variété de nuances : blanc, gris, gris bleuâtre, gris foncé, bleu, jaune, rose, rouge, roux, etc. (cf. Chaudruc de Crazannes, *op. cit.*, p. 256, note 2, et DELPON, *Statistique...*, I, p. 29). Aux environs immédiats de Cahors, les roches sont loin d'offrir la même richesse de palette.

(129) Sur les mosaïques de Cahors, le travail essentiel est celui de MALINGOWSKI, Notice sur les anciennes mosaïques trouvées à Cahors à propos de la découverte récente d'un ouvrage de ce genre dans l'enclos du grand séminaire de la ville, *Réunion des sociétés des Beaux-Arts des départements à La Sorbonne du 20 au 23 avril 1891*, pp. 167-175, article malheureusement publié sans planches ni dessins. — Voir aussi G. LAFAYE, *op. cit.*, I, pp. 136-141, nos 627-653 (plusieurs numéros font double emploi) et, pour les découvertes ultérieures, *Journal du Lot* du 17 mars 1911, Michel LABROUSSE, *Gallia*, XIII, 1955, pp. 222-223 et XX, 1962, pp. 587-589, fig. 47-49 ; d'autres mosaïques viennent encore d'être découvertes en juin 1963, rue de La Chartreuse.

(130) Chaudruc de Crazannes, *op. cit.*, pp. 266-268, datait beaucoup trop haut la mosaïque M1 et la faisait remonter au I^{er} siècle de notre ère, à la période comprise entre Auguste et Néron.

Tout ce luxe n'a pas duré jusqu'à la fin de l'époque romaine et l'établissement thermal lui-même paraît avoir disparu autrement que par l'œuvre du temps. Plusieurs indices le suggèrent : à la fouille, les murs des grandes salles rectangulaires et, en particulier, l'abside de la salle n° 3, ont été retrouvés arasés de façon régulière, à un niveau uniforme¹³¹, comme s'il y avait eu une démolition préalable à un nouvel aménagement. Parallèlement, les pièces à hypocaustes semblent avoir été « vidées » de leur contenu et, sauf en un angle de la pièce n° 7, il ne s'y trouve plus trace de pilettes, ni de *suspensura*. Ni cendres, ni charbons ne marquent davantage l'emplacement des foyers qui, en des thermes de cette importance, devaient être multiples.

Une constatation appuie encore ces données. Bien qu'évalués à plusieurs centaines de mètres cubes, les déblais n'ont presque pas livré d'objets mobiliers. Pioche des terrassiers ou pelles mécaniques n'ont guère rencontré que des matériaux de construction : débris de blocage ou des sols bétonnés, galets utilisés pour les hérissons, moellons intacts ou concassés, fragments de tuiles et de briques, etc.¹³² Dans cette masse qui a été pourtant soigneusement prospectée, les trouvailles mobilières ont été extraordinairement rares : la céramique se réduit à quelques tessons de poteries sigillées et de poteries communes, alors que partout ailleurs le sous-sol de Cahors a fourni en abondance de la céramique gallo-romaine, que ce soit dans le quartier des potiers exploré en 1875 à quelques 200 mètres au nord-est des thermes¹³³ ou dans le dépotoir retrouvé en 1951 rue Wilson¹³⁴. Autour de l'*Arc de Diane*, les vieux auteurs signalent la découverte de nombreuses monnaies romaines d'Auguste, de Tibère et de Claude¹³⁵ ; les récoltes de 1953 et de 1954 se réduisent en tout et pour tout à deux pièces : un as de Tibère au type de l'Autel de Lyon frappé entre 11 et 14 de notre ère¹³⁶ et un *nummus* de Licinius émis par l'atelier monétaire de Trèves entre 315 et 317¹³⁷. Les dates extrêmes couvrent, il est vrai, la majeure partie de la période romaine.

La destruction des bâtiments peut être imputable, pour une part, aux Clarisses, qui au XVIII^e siècle, démolissaient encore le pan de mur signalé par Lefranc de Pompignan¹³⁸, mais cet ultime épisode n'est qu'un épiphénomène et il ne saurait expliquer l'absence des vestiges correspondant à l'occupation thermale, foyers et hypocaustes. Une hypothèse mérite d'être formulée : à une date du Bas-Empire impossible à préciser, au IV^e ou peut-être même au V^e siècle de notre ère, les thermes de Cahors auraient été abandonnés comme

(131) Ce niveau se situe entre 0 m. 80 et 1 mètre au-dessous du sol moderne.

(132) Cf. Michel LABROUSSE, *Gallia*, XIII, 1955, p. 222. — L'une de ces briques portait la marque AMIANTI M qui est celle d'un briquetier déjà connu de Cahors (Cf. Michel LABROUSSE, Amiantus, briquetier de Cahors, *Bull. de la Soc. des Études du Lot*, LXXIV, 1953, pp. 117-119).

(133) Sur ces trouvailles, Paul de FONTENILLES, *Bull. de la Soc. des Études du Lot*, I, 1876, pp. 105-110 et pl. I-IV.

(134) Cf. THIÉRY, *Bull. de la Soc. des Études du Lot*, LXXI, 1950, pp. 130-132 et Michel LABROUSSE, *Gallia*, X, 1951, p. 139.

(135) L'abbé de Fouilhac cite de nombreuses pièces de Nîmes à la double effigie d'Auguste et d'Agrippa, des as d'Auguste et de Tibère frappés au type de l'Autel de Lyon, des bronzes de Claude au type de la *Libertas Augusti*, de la *Constantia Augusti* ou d'Athéna Promachos (Ms. Cahors Fonds Greil 111, f° 9). Ses indications ont été reprises par l'abbé Salvat (Ms. Cahors, 64, f° 44) et par LACOSTE, *Histoire du Quercy*, I, p. 116.

(136) COHEN, Tibère n° 37 = *R.I.C.*, I, p. 91, Augustus, n° 370.

(137) COHEN, Licinius n° 53 = J. MAURICE, *Numismatique constantinienne*, II (1908), pp. 406-407, III 1^o.

(138) Cf. ci-dessus p. 197.

tels¹³⁹ : les murs, déjà plus ou moins ruinés, auraient été régularisés, les hypocaustes enlevés, les foyers devenus inutiles supprimés et l'ensemble adapté à un nouvel usage, peut-être simplement à celui d'habitations plus ou moins pauvres. Le cas rappellerait quelque peu celui du marché de Saint-Bertrand-de-Comminges qui perdit, au IV^e siècle, son caractère commercial et public et où, sur la mosaïque qui le revêtait, vinrent se superposer un habitat nouveau et même un réseau d'égouts¹⁴⁰.

A Cahors, la transformation pourrait être attribuée, comme à Saint-Bertrand-de-Comminges, à une ruine partielle et préalable de l'édifice, atteint par une invasion ou par des troubles. Peut-être faudrait-il aussi invoquer une rupture de l'aqueduc qui amenait aux thermes les eaux de la vallée du Vers¹⁴¹. Il suffisait, en effet, que celui-ci fut coupé ou simplement mal entretenu pour que l'établissement thermal, privé d'eau, perdit sa raison d'être. En pareille situation, il ne restait aux Cadurques qu'à utiliser au mieux les bâtiments ou ce qui en subsistait.

Toulouse, janvier 1963.

Michel LABROUSSE.

ANNEXE

Tegulae mammalae

Dans toute la zone comprise entre l'Arc de Diane et l'avenue Charles-de-Freycinet, les fouilles ont livré, parmi des matériaux de toutes sortes, de nombreux fragments de ces briques que les Romains désignaient sous le nom de *tegulae mammalae*¹.

Vitruve est le premier à parler de ce matériau. Enseignant les mesures à prendre en terrain humide pour assécher des murs imprégnés d'eau, il recommande de bâtir une contre-cloison d'assèchement qui, créant un vide le long de la paroi, en assure la ventilation. Pour élever cette cloison, il conseille l'emploi de *tegulae mammalae* et il préconise même de les enduire d'une couche de poix pour accroître leur imperméabilité². Il n'envisage pas d'autre usage pour ces briques et ne paraît pas songer à les utiliser dans les thermes pour faire monter l'air chaud le long des parois verticales des salles sur hypocaustes³.

(139) A Saint-Bertrand-de-Comminges, les Thermes du Nord subirent une première destruction dans les années qui précéderent l'avènement de Dioclétien et leurs égouts furent alors bouchés (cf. R. LIZOP, *op. cit.*, p. 120 = 72 du t. à p.).

(140) Cf. Bertrand SAPÈNE, *Saint-Bertrand-de-Comminges (Lugdunum Convenarum), centre touristique d'art et d'histoire*, Toulouse, 1962, pp. 32 et 104-105, Albert GRENIER, *Manuel*, III, 1 (1958), p. 497 et fig. 168.

(141) Sur l'aqueduc de Cahors, cf. Armand VIRÉ, *Rev. arch.*, 1940, II, pp. 122-126, fig. 3-5, et surtout une excellente mise au point de J. THIÉRY, Contribution à l'étude de l'aqueduc romain de Murcens à Cahors, *Bull. de la Soc. des Études du Lot*, LXXVII, 1956, pp. 14-25 (cf. Michel LABROUSSE, *Gallia*, XV, 1957, p. 276).

(1) Sur les *tegulae mammalae*, cf. BLÜMNER, *Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern*, II, Leipzig, 1879, p. 29 et *Die römischen Privataltertümer*, Munich, 1911, p. 108, SAGLIO, s. v° *balneum*, in *Dictionnaire des antiquités...*, I, p. 655 b, THÉDENAT, s. v° *hypocaustis*, *Ibid.*, III, p. 348 a, CAGNAT et CHAPOT, *Manuel d'archéologie romaine*, Paris, 1917, I, p. 219-221, FR. EBERT, s. v° *tegula*, in *P. W.* 2, V A (1934), c. 123.

(2) Vitruve, VII, IV, 27 : ... *deinde insuper mammalae tegulae ab imo ad summum parietem figantur, quarum interiores partes curiosus picentur ut ab se respuant liquorem*. — Voir le commentaire d'A. CHOISY, *Vitruve*, Paris, 1909, I, pp. 42-43 et IV, pl. 7, fig. 3 : exemple théorique de contre-cloison en *tegulae mammalae* de type pompéien.

(3) Remarque de THÉDENAT, *op. cit.*, *loc. cit.*

Trois quarts de siècle plus tard, Pline signale, au contraire, que les *tegulae mammalae* sont employées dans les constructions thermales et même consacrées à cet usage⁴. En Italie, leur emploi n'a peut-être pas dépassé la fin du I^{er} siècle de notre ère, car, vers cette date, elles sont souvent remplacées par des briques creuses, en forme de véritables tuyaux, qui étaient encore une nouveauté au temps de Sénèque⁵, mais qui se généralisèrent vite⁶.

L'archéologie a confirmé les dires de Pline et les *tegulae mammalae* retrouvées dans les fouilles proviennent de thermes publics ou privés. Elles ont été découvertes en nombre à Pompéi⁷, à Timgad et à Tahouda en Afrique⁸, à Champlieu en Gaule⁹, ainsi que sur bien d'autres sites.

Le principe en est très simple : le corps est celui d'une brique plate ordinaire, mais, sur sa face interne, se greffent des excroissances, pointes ou mamelons, qui ont donné son nom à l'espèce et

Fig. 1. — Types de *tegulae mammalae*. — 1. Pompéi. — 2. Puységur (Gers). — 3. Timgad. — 4. Montoulieu (Haute-Garonne). — 5. Cahors.

qui assurent le vide prévu entre la brique elle-même, élément de la cloison, et son support qui est la paroi du mur.

Les exemples retrouvés témoignent d'une assez grande variété de formes (fig. 1).

Dans le type pompéien, le plus communément cité et décrit, les briques sont rectangulaires et portent, à chaque angle, quatre protubérances en forme de « pieds » ou de « crochets » qui maintiennent l'écartement entre la cloison et le mur. La brique est liée à ce dernier par de longs clous de fer qui passent au travers de trous ménagés dans son épaisseur¹⁰.

A Montoulieu, dans la Haute-Garonne, ont été trouvées, en mars 1958, des briques d'un type

(4) Pline, *H. N.*, XXXV, 157 : *excogitatis ... ad balineas mammalis*.

(5) Cf. Sénèque, *Epist.*, XC, 25. — Ces tuyaux sont appelés *cuniculi*, *tubuli* ou *tubi*.

(6) Sur leurs divers emplois dans les thermes, Albert GRENIER, *Manuel...*, IV, 1, 1960, pp. 240-241.

(7) Cf. THÉDENAT, *op. cit.*, *loc. cit.*, et Mau, *Pompéi*, p. 172. — Ces briques viennent de bains publics comme les Grands Thermes, et de bains privés comme ceux des maisons du Faune, de Diomède, du Labyrinthe, de la Cithariste, de M. Caesius Blandus, de L. Pontius Successus, etc.

(8) CAGNAT et CHAPOT, *op. cit.*, pp. 220-221.

(9) Cf. THÉDENAT, *op. cit.*, *loc. cit.*

(10) Voir les représentations dans CAGNAT et CHAPOT, *op. cit.*, p. 220, ainsi qu'une coupe des parois de la Villa de Diomède à Pompéi dans E. SAGLIO, *op. cit.*, p. 655, fig. 754.

très voisin qui viennent des thermes d'une petite villa luxueuse du Bas-Empire¹¹. Près de chaque angle, est fixé un « pied » moulé, épais et solide, tantôt en forme de cône, tantôt en tronc de pyramide¹². Ces briques, dont aucun exemplaire n'a été recueilli intact, n'étaient pas percées de trous et, au lieu d'être reliées au mur par des clous de fer, elles devaient être scellées.

A Puységur, dans le département du Gers, les ruines d'un hypocauste ont fourni, voici quelques années, des fragments de briques qui portent à leur surface des mamelons arrondis et grossièrement modelés à la main. Ils devaient être posés aux quatre angles et jouer le même rôle que les « pieds » des *legulae mammalae* de Pompéi et de Montoulieu¹³.

En Afrique, le type est assez différent, les briques sont plates, sans protubérances, pieds ou mamelons, mais chacun de leurs angles est entaillé en quart de cercle ; quatre briques assemblées déterminent ainsi un évidement circulaire et, dans ce trou, est engagée par la gorge une pointe de terre cuite, pleine ou creuse, longue d'une vingtaine de centimètres, dont l'autre extrémité vient se ficher, comme un clou, dans la paroi du mur qu'elle tenait isolé de la cloison¹⁴.

A Champlieu, cette pointe existait seule ; d'un côté, elle pénétrait par son extrémité dans le mur ; de l'autre, elle était cimentée par sa base à la cloison construite en briques ordinaires¹⁵.

Le type de Cahors est original, tout en empruntant à ces divers modèles. Comme à Pompéi et à Montoulieu, la protubérance fait corps avec la brique, mais elle est unique, placée au centre et modelée en forme de cône pointu. La pointe tient le même rôle qu'en Afrique ou à Champlieu et c'est elle qui, s'enfonçant dans la paroi du mur, garantit à la fois l'écartement et la liaison de la cloison qui se trouve réalisée de façon plus solide.

M. L.

(11) Sur les thermes de Montoulieu, voir provisoirement, Michel LABROUSSE, *Gallia*, XVII, 1959, p. 426 et fig. 18-20.

(12) Cf. Michel LABROUSSE, *op. cit.*, p. 426, fig. 20. Ces briques ont été soigneusement mesurées par M. Jean Boube. Elles devaient avoir une longueur de 0 m. 40 et leur épaisseur moyenne est de 0 m. 023/0 m. 025. — Les « pyramides » ont un côté de 0 m. 065 à 0 m. 08 à la base et une hauteur de 0 m. 07, les « cônes » un diamètre de base et une hauteur de 0 m. 07. L'écartement ménagé entre le mur et la contre-cloison était donc de 0 m. 06 à 0 m. 07.

(13) Sur les fouilles de Puységur, cf. Michel LABROUSSE, *Gallia*, XII, 1954, pp. 222-223 et XIII, 1955, p. 213.

(14) CAGNAT et CHAPOT, *op. cit.*, p. 220 ; cf. *Recueil de Constantine*, XXXV, 1901, pp. 151 et suiv., BALLU et CAGNAT, *Musée de Timgad*, Paris, 1902, p. 29 et pl. XI, 7 : reproduction d'une de ces pointes de terre cuite, d'abord prise pour un bougeoir ou un flambeau.

(15) Cf. H. THÉDENAT, *op. cit.*, p. 348 et fig. 3943.